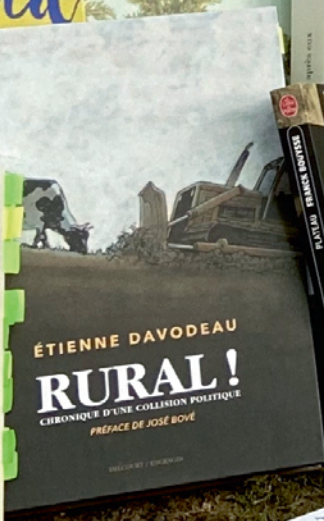
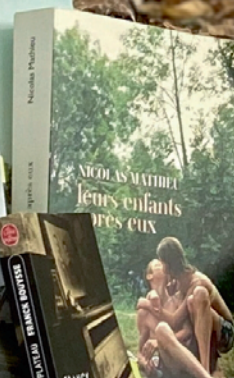


DOSSIER



Roman, cinéma, photo

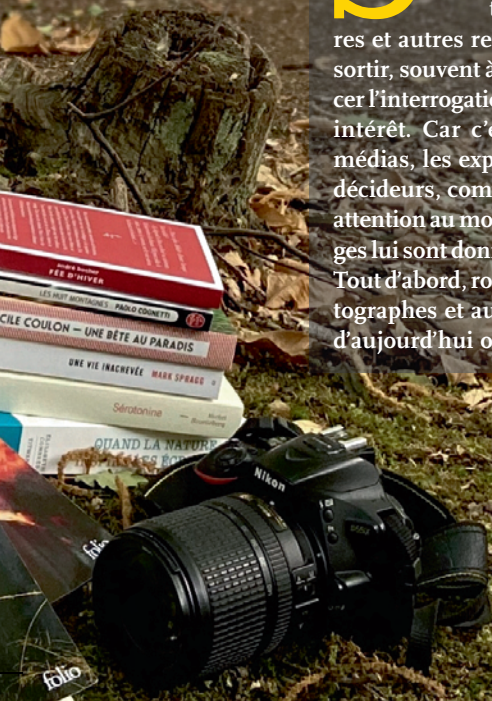
L'agriculture alimente la culture

S'interroger sur les représentations du monde agricole dans la culture, c'est se risquer à se noyer dans la multitude d'essais, documentaires et autres reportages qui ne cessent de sortir, souvent à charge, sur le sujet. Déplacer l'interrogation à la fiction porte un autre intérêt. Car c'est aller voir, derrière les médias, les experts, les associations et les décideurs, comment le grand public porte attention au monde agricole, et quelles images lui sont données.

Tout d'abord, romanciers, réalisateurs, photographes et auteurs de bandes dessinées d'aujourd'hui ont sans conteste renouvelé

le genre. Après s'être longtemps limités à la nostalgie d'une ruralité passée et idéalisée, nombreux s'emploient désormais à s'inspirer de la campagne et du monde agricole au présent. Et cela fonctionne. Militants le plus souvent, parfois divertissants, films, livres et photos parviennent à capter le grand public – le box-office au cinéma en atteste –, ainsi qu'à se distinguer par des reconnaissances de premier ordre, du prix Goncourt aux Césars. Bref, ce qui a longtemps été brocardé comme ne pouvant pas être filmé ou raconté par la fiction l'est devenu, jusqu'à parfois politiquement peser en retour, et à faire bouger les lignes.

ROSANNE ARIES ET ALEXIE VALOIS



Les romanciers reprennent goût à la terre

Longtemps cantonnés au rayon régionaliste des librairies, la ruralité et le monde agricole inspirent à nouveau les romanciers français. Et les divisent.

Il est devenu le livre de chevet du gouvernement, jusqu'à être cité par Emmanuel Macron dans ses vœux de 2020. « C'est le livre macronien par excellence ! », s'est enthousiasmé, le 30 décembre 2019, le ministre de l'Agriculture, Julien Denormandie, alors en charge de la Ville. Dans *Leurs enfants après eux* (Actes sud), le Vosgien Nicolas Mathieu raconte la vie de trois adolescents dans une vallée isolée de la Lorraine, dans les années 1990. Ces jeunes « à l'écart de la mondialisation » rêvent de « foutre le camp ». Le gagnant du prix Goncourt 2018 y décrit une région sans travail, sans cabinets médicaux, sans écoles et sans trains. Alors, forcément, défendre ce roman social en plein mouvement des gilets jaunes relevait surtout de la gageure

pour la Macronie, en butte à tous les fléaux condensés dans ce livre.

UN REMPART AU DÉSERT

Comme Nicolas Mathieu, d'autres romanciers ont choisi d'emprunter le chemin délaissé des campagnes. Le mouvement reste discret, mais des auteurs parviennent à se distinguer et à renouveler le genre, observe Pauline Vergnaud, de la librairie l'Usage du monde, à Paris, dont le père, éleveur en Charente, vient de prendre sa retraite. « Ces auteurs décrivent en général des villages qui se meurent et des habitants qui partent, du fait de la centralisation très bien décrite par Nicolas Mathieu. » Dans *Légende* (Gallimard) paru en 2016, Sylvain Prudhomme se fait ainsi l'écho de cette ruralité. Il a choisi la plaine de la Crau, dans le Haut-Verdon, pour raconter le destin de deux frères, sur fond d'estive. L'agriculture y est présente comme le dernier rempart au désert. Mais l'isolement de ceux qui restent vivre dans la vallée se ressent croissant, et même les éleveurs s'interrogent sur cet ancrage. Quand les loups s'en prennent au troupeau et que la sharka s'installe, l'héritage se fait pesant.



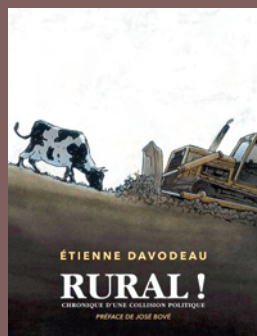
Pauline Vergnaud, libraire :
« Aux États-Unis, on glorifie la nature, agricole ou non. »

FACE AUX FRICHES INVASIVES

Dans le même registre, le Corrèzien Franck Bouysse, signe en 2016 avec *Plateau* (La Manufacture de livres) un roman noir qui se déroule dans un hameau du plateau de Millevaches. Pour s'y rendre, il faut s'engager sur des routes « non recensées » et le train, pas assez rentable, ne passera bientôt plus. « On te parle de préservation de l'environnement à longueur de temps, à la télé, dans les journaux, ce genre de conneries, mais ici, c'est pas l'environnement qui a besoin d'être préservé. L'environnement, il a gagné depuis longtemps et c'est pas près de changer. Les hommes appartiennent à ce royaume et pas l'inverse », décrit le narrateur. Dans le même temps, le village est le seul apte à accueillir une femme de la ville qui fuit son mari violent. *Écorces vives* (Actes sud) d'Alexandre Lénot nous entraîne de la même façon dans le Cantal dans un village piégé entre forêts et montagnes, qui doit faire face à l'absence de médecin, et à cette « odeur de l'essence qu'il faut brûler chaque jour pour arracher au monde de quoi survivre ». Les jeunes sont poussés

DES BANDES DESSINÉES DE PROXIMITÉ

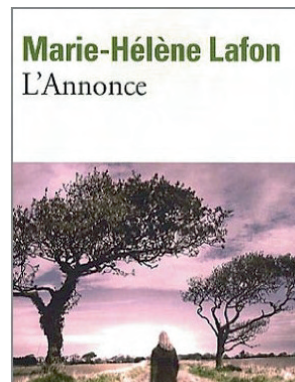
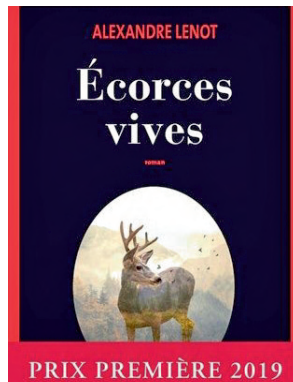
Sans dire que les rayons des librairies en foisonnent, il n'est pas rare de tomber sur des bandes dessinées consacrées aux mondes rural et agricole. Parmi les plus lues, Étienne Davodeau signe une BD militante avec *Rural!*, une poignée de paysans confrontés à la construction d'une autoroute sur leurs terres. De son côté, Catherine Meurisse nous entraîne, avec beaucoup d'humour et de finesse, dans la campagne poitevine de son enfance. Troubs consacre, quant à lui, une BD



à *Mon vieux voisin Raymond*, qui vit à la campagne, en Dordogne. Et pour les enfants, la série *Les souvenirs de Mamette*, de



Nob, raconte l'histoire d'une petite fille dans les années 1930, envoyée chaque été chez ses grands-parents, à la ferme.



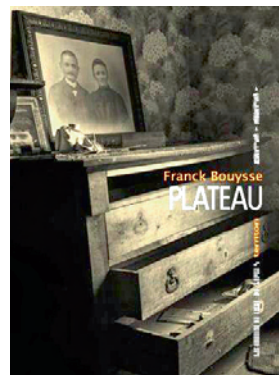
vers la ville. Et les nouveaux arrivants, au rang desquels « un militant associatif qui adorait le vélo mais qui peinait sur les pentes de ce pays », repartent très vite. Ainsi, même la fromagère bio n'a jamais trouvé de mari. Comme ses collègues, elle galère parce que tout ce qui tient son monde se décide à Bruxelles. Un excès de centralisation également dénoncée par Marie-Hélène Lafon, dans *L'annonce* (Buchet-Chastel) : « Au fond ils voulaient peut-être ça, en haut lieu, que les paysans disparaissent, que tout s'arrête et que la friche mange le pays. »

GLOIRE AU RANCH

« Les représentations enthousiastes du métier et de la ruralité sont rares dans la littérature française d'aujourd'hui, reprend la libraire Pauline Vergnaud. Ce n'est pas le cas aux États-Unis où paraissent des romans à la gloire des ranchs. » Dans *Là où les rivières se séparent* (Gallmeister), qui se déroule dans une ferme, près du parc de Yellowstone, Mark Spragg, chef de file du mouvement dit de « nature writing », dédié aux grands espaces, décrit la vie « extraordinaire et libre » d'un agriculteur dans son ranch, respectueux de ces bêtes et de la nature. *Le feu sur la montagne* (Gallmeister) d'Edward Abbey est aussi une ode à la vie agricole... menacée par les velléités de préemption du gouvernement. « Aux États-Unis, on glorifie cette nature, agricole ou non, on la défend. »

AU NOM DES ORIGINES

Dans une autre veine, les romans « des origines » consacrés à un « retour aux sources » se multiplient ces dernières années. « Ils expriment une idée très romantique du milieu rural », constate Pauline Vergnaud. Ces contes néo-ruraux traitent d'autosuffisance alimentaire, d'origine du monde, d'une nature brute, de végétarisme et de rupture avec l'humanité, à l'image d'*Arcadie* (P.O.L.)



d'Emmanuelle Bayamack-Tam. Tous les clichés sont servis dans ce livre pourtant distingué par le prix du livre Inter 2019. Le bien-être animal a aussi ses auteurs et donne lieu à des positions catégoriques : *Règne Animal* (Gallmeister) de Jean-Baptiste Del Amo, qui prête sa voix aux vidéos de L214, est un réquisitoire contre l'élevage intensif. Il a également reçu le prix du livre Inter, en 2017. Sur le même thème, Michel Houellebecq soutient de son côté les éleveurs, dans *Sérotonine* (Flammarion) paru en 2019. Il est aussi l'un des rares à se confronter au thème du suicide : « Ce qui se passe en ce moment avec l'agriculture en France [...] c'est un plan social secret, invisible, où les gens disparaissent individuellement dans leur coin. »

À CONTRE-COURANT

Alors que les médias généralistes privilégient les sujets sur les citadins souhaitant partir à la campagne, la littérature a fait le choix de rapporter la prééminence des départs vers les villes, tout comme elle donne à voir les régions les moins denses, comme les plus inspirantes. *Leurs enfants après eux* s'est vendu à près de 300 000 exemplaires sa première année de sortie et *Sérotonine*, à près de 400 000 exemplaires. Preuve que la société est prête à en savoir davantage sur les enjeux de la ruralité et de l'agriculture, mais pas n'importe comment.

ROSANNE ARIES

« LE PHÉNOMÈNE DES ROMANS DE TERROIR »

« Malgré leurs mauvaises réputations, il existe de bons romans de terroir, des romans dits régionalistes, nostalgiques d'un monde rural passé et idéalisé, souligne Patrick Poivre d'Arvor (1). S'ils sont très nombreux, quelques auteurs se détachent du lot, au premier rang desquels le Corrèzien Christian Signol. Avec une trentaine de livres à son actif, il figure parmi les écrivains les plus vendus en France. La collection *Terres de France* aux Presses de la Cité, pionnière dans le domaine, publie, de son côté, une trentaine de romans par an, leurs ventes avoisinent 25 000 exemplaires. Un courant appelé l'école de Brives s'est même créé autour de ces auteurs. Chaque année, la foire du livre de Brives, le plus grand salon du livre de France, témoigne aussi de leur succès avec des queues interminables devant ces écrivains, très appréciés des lecteurs nostalgiques des choses perdues. »

(1) Patrick Poivre d'Arvor présente chaque jour l'émission *Vive les livres* sur Cnews.



Les cinéastes s'engagent

Le cinéma crée la surprise avec des films « coup de poing » autour des enjeux agricoles, jusqu'alors bornés aux approches documentaires ou naturalistes.

« Les gens vont nous prendre pour des fous ! » À la sortie du film *Au nom de la terre*, en septembre dernier, l'éleveur Frédéric Masson, ému, se souvient s'être demandé ce que le grand public allait penser de la profession : « Quand même. Qui accepterait de vendre le fruit de son travail à perte ? »

Quatrième film français au box-office en 2019, le long-métrage d'Édouard Bergeon a attiré près de deux millions de spectateurs. Boudé par Paris, mais très bien accueilli dans les campagnes et des villes comme Bordeaux ou Lyon, il témoigne de l'intérêt du grand public pour le milieu agricole, jusqu'ici limité aux documentaires. Une poignée de réalisateurs, distingués au premier plan, sont parvenus en quelques années à changer la donne. Le film militant d'Édouard Bergeon a même débouché sur une mission parlementaire pour mieux prévenir le suicide. Quand

Dans *Petit paysan*, d'Hubert Charuel, un jeune éleveur tente de sauver son troupeau atteint d'une maladie de type « vache folle » de l'abattage.



Pyramide Films



Dans *Au nom de la terre*, Édouard Bergeon s'inspire de la vie de son père, qui a mis fin à ses jours en 1999.

Diaphana

une fiction parvient à peser en politique, c'est bien qu'elle rassemble une majorité de citoyens.

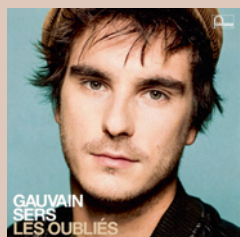
« Faites-vous entendre »

Fallait-il que ce soit un enfant d'agriculteur qui s'en charge ? D'autres films montrent que connaître le milieu de l'intérieur peut aider. C'est le cas de *Petit paysan* sorti en 2017, d'Hubert Charuel, fils d'éleveurs de la Haute-Marne. « Seuls, vous ne l'êtes pas : votre histoire, vos vies intéressent, le succès du film en est la preuve. Alors faites-vous entendre », lançait-il le 2 mars 2018 à l'adresse des agriculteurs lors de la cérémonie des Césars, alors qu'il recevait trois statuettes dont

une pour la Meilleure première œuvre. D'autres réalisateurs non issus du monde agricole, ont aussi su relever le défi. La réalisatrice Jessica Palud avec *Revenir* aborde les délicats sujets de la transmission et des non-dits. Avec la bretonne Mélanie Auffret et son film *Roxane*, on s'amuse beaucoup sur un sujet pourtant dur. C'est son tour de force. Elle montre une voie, car « fort heureusement, il faut comprendre que le métier présente aussi de très bons côtés, reprend l'éleveur Frédéric Masson : l'amour des bêtes et de la terre. J'espère que les gens se disent cela également ». Et qu'un jour, le cinéma, aussi, s'en emparera.

ROSANNE ARIES

PLAYLIST MUSICALE DU MONDE AGRICOLE ET DE LA RURALITÉ



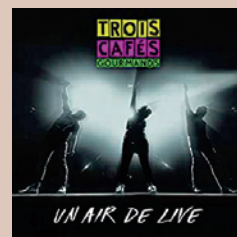
Gauvain Sers
Les Oubliés
(Les Oubliés)
2018



Dominique A
Le silence de nos campagnes
(La Fragilité) 2018



Tryo
L'hymne de nos campagnes
(Mamagubida) 1998



Trois cafés gourmands
À nos souvenirs
(Un air de rien)
2018



Wazoo
Agriculteurs
(Agriculteurs)
2019



Une mise en scène volontairement choquante pour ouvrir le débat sur le grignotage des terres (projet Dystopia).

La photographe Alexa Brunet et le journaliste Patrick Herman, lors d'une prise de vue chez un éleveur ovin (projet Dystopia).

Alexa Brunet / The Art of Photography

Alexa Brunet

Les photographes questionnent

Ils montrent le travail de ceux qui vivent de la terre, donnent à voir les effets de la transmission ou alertent sur le grignotage des terres. Les photographes ne manquent pas d'imagination pour illustrer toutes les agricultures.

Avec distance, les photographes professionnels observent l'agriculture dans le viseur de leurs appareils. Ils fixent des situations, des gestes, et des émotions. Leurs photos forment des témoignages du vécu quotidien, comme celles de Pablo Chignard. Il suit depuis quinze ans son ami Mathieu, éleveur de charolaises dans le Puy-de-Dôme. Il soigne ses bêtes, débroussaille, travaille au bureau, met en sachets la viande transformée à son atelier. Il est touchant, seul, en famille ou au marché : tous ces gestes donnent à voir le métier au quotidien.

LA TRANSMISSION EN LUMIÈRE

Inspirée par l'œuvre photographique de Raymond Depardon sur ses racines paysannes, Victorine Alisse a débuté au printemps un travail autour de la transmission : « Mes parents n'ont pas repris l'exploitation de mon grand-père, qui a dû la céder, explique-t-elle. Je m'interroge sur le rapport à la terre de ma génération. » Elle suit une dizaine d'exploitants du Nord-Pas-de-Calais, dans leurs

activités et leur demande de poser des mots sur ce que signifie pour eux « transmettre ». Elle a aussi réalisé des portraits d'agricultrices dans le Béarn et au Pays basque.

D'autres photographes prennent le risque d'interpeller, voire de déranger. L'Américain Georges Steinmetz a choisi de montrer l'agriculture à très grande échelle, vue du ciel. Il a, par exemple, survolé en Californie des champs de laitues bio à perte de vue, ou encore le ballet de six moissonneuses-batteuses travaillant simultanément à Palouse (État de Washington).

Vivant en Ardèche, Alexa Brunet a travaillé avec des agriculteurs bénévoles et le journaliste-paysan Patrick Herman pour créer « Dystopia ». Les auteurs tirent le signal d'alarme sur un monde agricole en souffrance. « Pour provoquer le débat, il faut parfois pousser le curseur », assume celle qui est aussi petite-fille d'agriculteurs. L'humour grinçant des 30 photos mises en scène dénonce le grignotage des terres agricoles, le manque d'eau, les pollutions, la bureaucratisation, les suicides, etc. Chaque image est accompagnée d'un texte informatif. « Dystopia » est présenté

SEBASTIÃO SALGADO, FILS DE PAYSANS DU BRÉSIL

Sebastião Salgado, 76 ans, est un grand photographe contemporain (amazonasimages.com). Il a grandi sur la ferme de son père, située au sud-est du Brésil. Économiste promis à un bel avenir, il a choisi de sillonner le monde et de le photographier en noir et blanc. Sa série de vingt-neuf reportages « La main de l'homme » traite, notamment, d'agriculture. Sebastião Salgado montre les gestes des coupeurs de canne à sucre et des cueilleurs de thé. Il s'intéresse aussi aux productions de café sur trois continents. Son engagement va plus loin. Avec son épouse Lélia, il replante une forêt sur la terre parentale, devenue un désert. Ils créent une nurserie aux 300 espèces d'arbres, pour reboiser sa propriété et celles des fermiers alentours qui souhaitent restaurer l'écosystème (institutoterra.org). Déjà 2,5 millions d'arbres plantés ont permis aux pluies de revenir.

dans les lycées agricoles, existe sous forme de livre et d'exposition (jusqu'au 15 septembre sur le pont Saint-Ange, à Paris). ALEXIE VALOIS